

Theology vol 80.
S E R M O N

DE

M. GLASSE *K*

PRÊCHÉ DANS SA

PAROISSE DE HANWELL, COMTÉ DE MIDDLESEX,

APRÈS LA LECTURE

DE LA LETTRE GÉNÉRALE DU ROI,

EN FAVEUR DU

CLERGÉ FRANÇOIS ÉMIGRÉ.

À LONDRES:

CHEZ R. FAULDER, NEW BOND-STREET,

MDCCXCIV.

S E R M O N

DE LA CLASSE

DE LA CLASSE DE LA CLASSE DE LA CLASSE

DE LA CLASSE DE LA CLASSE

DE LA CLASSE DE LA CLASSE



DE LA CLASSE DE LA CLASSE

DE LA CLASSE DE LA CLASSE

DE LA CLASSE DE LA CLASSE

DE LA CLASSE DE LA CLASSE

DE LA CLASSE DE LA CLASSE

À
MONSIEUR
JEAN FRANÇOIS,
EVÊQUE DE LEON, &c. &c. &c.

CE n'est que sous les auspices imposans de votre nom vénérable que j'ose faire paroître un ouvrage aussi imparfait que le ci-joint.

Mais, brulant de l'honnête ambition de laisser voir au public l'approbation dont vous avez bien voulu honorer les foibles efforts que j'ai faits pour exprimer les sentimens d'un cœur sympathétique en faveur de mes frères malheureux, je me suis permis de placer ce nom tant respecté à la tête de mon discours.

D'autant plus—puisque vous même avez jugé qu'il ne serait pas hors de propos de le mettre au jour dressé dans la langue propre de ceux qui en font le sujet.

Enfin—puisque vous avez poussé l'indulgence au point de n'en vouloir rien supprimer que lorsqu'en termes peu expressifs j'ai es-

sayé (quoique foiblement) faire l'éloge d'un caractère des plus illustres et des plus pieux.

A cet égard là, vous m'avez (il est vrai) enjoint le silence.

J'ai l'honneur d'être,
Avec le respect le plus parfait,
MONSEIGNEUR,
Votre très-obéissant et
très-fidèle serviteur,

G. H. GLASSE.

Hanwell,
ce 14^{me} d'Avril, 1794.

SERMON,

S E R M O N, &c.

LEVITICI, cap. xxv. ver. 35.

Quum, facultatibus attenuato fratre tuo apud te, vacillabit manus ejus—tum confirmabis eum; etiam peregrinum aut inquilinum.

TEL est le devoir de fraternité qu'établit au milieu de nous, par sa loi toujours vraie, toujours immuable, le Dieu de tous les êtres—ce Dieu qui a voulu que tous les hommes, sur toute l'étendue de la terre, fussent nourris d'un même sang—reçussent la même existence. Le patriarche, comme l'apôtre, nous enjoint d'aimer notre prochain; & ce précepte s'étend à tous les enfans du Père céleste; quel que soit le lieu de leur naissance, quel que soit leur nom, leur couleur, ou leur culte.

C'est pour imposer silence à celui qui oseroit faire la demande captieuse—" Et quel est mon frère?"—que l'oracle de Dieu nous dit d'une manière précise et marquée: Il peut être étranger, mais il est toujours votre frère. Est-il pauvre, est-il tombé dans le malheur—la loi du Seigneur nous ordonne d'aller à sa rencontre, de lui porter du secours. L'Evangile de Jesus Christ repète à tout chretien, " Va, et toi aussi fais de même."

Nous voici, mes frères, dans un moment où, plus que jamais, il est de notre devoir de remplir ce précepte divin. Seroit-il besoin de paroles

énergiques, pour vous exciter à l'obéissance ? à Dieu ne plaise ! Toutes les circonstances possibles se ré-unissent pour vous y engager. Fut-il jamais de cause plus propre à émuvoir des coeurs généreux et sensibles, que celle des malheureux exilés, en faveur desquels le Père de son peuple reclame en ce moment la générosité et la bien-faisance de ses fideles sujets ?

Vous avez déjà beaucoup fait ; mais il vous reste encore à faire, pour couronner cette oeuvre de charité. O mes chers compatriotes ! ne nous lassons pas de faire le bien : Nous sommes déjà venus à leur secours, mais gardons-nous de croire qu'il soit pardonnable de leur refuser aujourd'hui ce que leur position toujours plus pressante leur rend de plus en plus nécessaire. Ne voyons en ce moment que la vertu et les malheurs de ces infortunés qui souffrent sans murmure ; victimes innocentes d'une barbarie inouïe, d'une atrocité sans exemple. Non, ce n'est pas en vain que notre Roi compatissant, notre Roi chéri, aura intercédé pour eux.

Sans doute, c'est une maxime sage et salutaire qui doit être gravée dans tous les coeurs—" Si tu désires faire du bien, sache à qui tu le fais." Une libéralité sans distinction, qui ne se règle pas sur de justes principes, peut être l'effât d'une sensibilité aimable, mais elle ne tient ni de la sagesse ni de la vertu.

Je vais donc essayer de mettre sous vos yeux les droits qu'ont ces frères malheureux aux secours de votre charité : et en m'acquittant de ce devoir, je calmerai autant qu'il dépendra de moi les mouvemens d'indignation que la barbarie de leurs ennemis ne peut qu'exciter dans mon ame.

C'est en faveur du Clergé François, pros crit dans sa patrie, banni de ses foyers, que j'éleve aujourd'hui

d'hui ma voix. Ces Ecclésiastiques diffèrent de nous, il est vrai, dans leurs formulaires, leurs cérémonies, leur culte ; mais ils reconnoissent avec nous les grands principes qui forment la base de notre religion, foi en Dieu, et salut par la médiation de N. S. J. C.—Nous les offrons à vos regards, réduits au dernier degré d'infortune, fugitifs, persécutés, souffrant à cause de leur conscience, errans, comme le saint Auteur de notre salut, sans savoir où reposer la tête ; objets innocens de la persécution la plus cruelle qui aît jamais souillé les annales du monde.

Ces hommes pour lesquels nous implorons la pitié et les secours de notre patrie, se divisent en trois classes—le Haut Clergé—les Moines—et les Ecclésiastiques des Paroisses.

L'une de ces classes est presque entièrement composée de personnes de la première distinction. Jouissant autrefois de biens immenses, et comblés des plus grands honneurs, c'est eux surtout qui ont été en butte à la cruauté la plus sauvage, à la plus noire malice de leurs infames adversaires.

Leurs richesses, leur pouvoir, étoient des objets de convoitise. On leur a donc imputé des crimes, on a inventé des sujets d'accusation, on a voulu exiger d'eux des sermens, auxquels ils ne pouvoient consentir sans violer toute idée d'honneur et de religion. La mort, le bannissement, la confiscation des biens, la perte de la liberté, ont été les suites de leur pieuse désobéissance. Pendant que la tyrannie les chasse de leur pays, leurs possessions sont saisies, leurs biens envahis, leurs personnes prosrites, et leurs noms couverts d'infamie par des scélérats dont les applaudissemens seroient une injure, et dont la censure est un éloge.

S'il est parmi ces infortunés quelques individus qui

autrefois éloignés de la simplicité de l'Evangile, se soient laissé séduire par l'appas des richesses, les delires de l'ambition, ou les intrigues des cours; ce doit être bien plus pour nous un sujet de peine que d'étonnement. Ils étoient sans doute coupables, et ils ont payé chèrement leur délit. Leur sang a ruisselé par toute la ville sacrilège; leurs corps sont restés sans sépulture; en même temps les accusations intentées contre eux ont été indignement et criminellement exagérées.

Mais parmi les chefs de cette malheureuse église il y en a, dont les vertus, la piété, la bienfaisance, le zèle pour tout ce qu'ils croyoient la vérité, eussent fait honneur aux premiers siècles du Christianisme. L'un d'entr'eux, surtout, qui n'a évité la mort que par la protection toute particuliere et presque miraculeuse de la Providence, a droit au respect et à la vénération, non seulement de ses concitoyens malheureux, dont il est à la fois l'ami et le père, mais de tous ceux qui savent apprécier la vertu, la candeur, la piété.

Difons-le à l'honneur de la Nation Angloise, qui lui a offert un asyle—ses vertus ont reçu le juste tribut d'admiration qu'elles méritoient. Nous nous sommes empressés d'accueillir cet illustre fugitif: et en même temps que nous ne pouvons regarder qu'avec pitié ces êtres insensés qui ont privé leur pays d'un de ses plus beaux ornemens, nous nous plaifons, dans un saint enthousiasme, à tourner d'avance nos regards vers ce jour où " l'homme juste paroitra avec assurance devant ceux qui l'ont persécuté, et n'ont tenu aucun compte de ses souffrances."

Quant à la seconde classe, il faut avoir recours à la tolérance pour en parler dans un pays où depuis long tems elle a été supprimée; vu que les inconvéniens de ses établissemens ont paru l'emporter

porter sur les avantages qui en pouvoient résulter.

Cependant, condamner avec prévention ces infortunés, seulement parcequ'ils ont habité des monastères. . . . ne seroit-ce pas injuste ? . . . leur refuser du secours au moment cruel où la main de l'oppression s'appesantit sur eux—ne seroit-ce pas inhumain ?

Il y en avoit plusieurs parmi eux dont les vertus ennoblissoient la vie contemplative qu'ils avoient embrassée ; plusieurs, dont les jours ne s'écouloient point dans le luxe et l'oïveté ; qui n'étoient pas de ces êtres inutiles vivant du travail des autres. Plusieurs, encore, étoient des jeunes gens de familles illustres, que l'injustice de leurs parens avoit forcés d'abandonner le monde pour accroître l'héritage d'un fils aîné.

Mais aussi parmi eux il y en avoit dont le zèle, quoique peu éclairé, a cependant des droits à notre respect,—qui n'embrassoient cette profession que par des motifs purs de piété, et se devoient au service de Dieu dans une vie austère et par des mortifications les plus pénibles. Il en étoit d'autres enfin, qui après avoir vécu dans le monde, connus ses erreurs, et bu jusqu'à la lie dans le calice du chagrin et de l'amertume, trouvoient une douce consolation à déposer leurs regrets et leurs souvenirs sur l'autel de la clémence divine. Quelques-uns d'entr'eux se devoient à l'étude, avançaient par leurs recherches les lumières de leur siècle ; et loin de se laisser aller aux disputes politiques ni à la chaleur de l'esprit de parti, n'abandonnoient la tranquillité de leur cellule que pour venir au secours des pauvres, pour porter des remèdes aux malades, et présenter aux yeux de l'homme mourant l'espérance ravissante de l'immortalité.

S'il y avoit des abus dans leurs institutions, ne pouvoit-on pas détruire ces abus ? S'il existoit des vices fondamentaux qui ne pouvoient être déracinés que par des moyens absolus, les Ordres ne pouvoient-ils être abolis d'une manière plus douce et plus progressive ?—Mais qu'une société d'hommes, sans être accusés d'aucuns crimes publics, ne professant aucun principe dangereux à l'état ; incapables par leur éducation de se procurer leur subsistance—que de tels individus soient tous à la fois chassés de leur demeure tranquille, comme des agneaux au milieu des loups—qu'ils soient réduits à l'horrible nécessité d'abandonner leur pays, leur profession, l'exercice de leur religion, pour se réfugier dans une terre étrangère,—condamnés dans leur patrie à renier et leur Roi et leur Dieu, ou à présenter le sein au poignard de leurs tyrans—cette cruauté est affreuse ; c'est une barbarie si exécrationnable, que les expressions manquent pour peindre à la fois la pitié que doivent inspirer ces infortunés—l'horreur et la haine que méritent leurs oppresseurs.

Mais il est une autre classe de ces ecclésiastiques plus généralement encore digne de notre compassion et de notre respect : c'est le Clergé des Paroisses, répandu autrefois dans les différentes provinces d'un royaume alors florissant, où chacun de ses membres remplissoit tous les devoirs de l'humanité et de la religion.

Dans le pays dont nous parlons, les Nobles riches quittoient peu la cour ou la capitale ; et cet ordre de citoyens qui, en Angleterre, tient un rang si respectable entre les classes supérieures et inférieures de la société, existoit à peine en France. L'état de civilisation dans les parties éloignées de ce vaste empire étoit bien inférieur à celui qui existe parmi nous en pareilles positions.

Souvent donc le Curé de Paroisse se trouvoit seul
pour

pour y faire du bien. Il étoit aimé et respecté de son troupeau. Il voyoit ses paroissiens dociles et obéissans—et il étoit tout pour eux—ami, médecin, guide, protecteur et père, il partageoit leurs joies ou leurs chagrins. Si leurs besoins étoient tels qu'ils se trouvaient au dessus de ses forces, au moins savoit-il adoucir leurs malheurs par le soulagement de la plus tendre pitié.

S'il leur falloit des décisions d'une autorité supérieure en sagesse et en connoissances, lui-même, avec modestie, prevenoit leurs desirs. En toutes choses, enfin, il exerçoit la vraie charité. Hélas ! lui—qui n'avoit jamais manqué à personne—dont la porte étoit ouverte à tout passant ; que l'on n'entendoit, que pour le bénir ; qu'on ne regardoit qu'avec les larmes de la reconnoissance ou de la joie—doux témoignages à sa bienfaisance intarissable—faut-il qu'il soit lui-même réduit au besoin de recourir à l'hospitalité !

Tel étoit généralement le caractère de ces Pasteurs chargés du salut des âmes dans ce pays malheureux. Que sont-ils devenus ? On ne les trouve plus : leur troupeau les a méconnus ; ils ont été forcés de fuir !

Ces demeures qui renfermoient autrefois une piété si utile, si innocente, si patriarchale—ont été abandonnées à une soldatesque fière et séditieuse, si elles ne sont habitées par des successeurs impies—parjures envers leur Dieu, qui sont venus souiller ces anciens séjours de l'innocence et de la paix. Le crime a été victorieux, ses vapeurs pestilentielles se sont répandues. Tout un peuple trompé a respiré son venin. Au lieu de demander conseil à leurs Pasteurs, ils ont osé leur proposer hautement d'être complices de leur apostasie. Exprimer avec franchise les sentimens de leurs cœurs, c'étoit marcher à la mort—céder à leur impulsion impie étoit pire que la mort. Des scènes de meurtre et

de carnage ont donc suivi leur résistance. Je n'essayerai pas d'émouvoir la sensibilité de mes auditeurs par une foule de recits qui se présentent à mon esprit. Je n'en rapporterai qu'un, pour réveiller en ce moment votre commiseration, en faisant parler devant vous un témoin, que Dieu dans sa clémence a daigné dérober à la mort.

“ Nous étions enfermés,” dit-il, “ dans la chapelle de l'Abbaye qui étoit devenue une prison. Tout à coup deux prêtres d'un grand âge, nos compagnons de captivité, s'approchent de l'autel. Notre dernière heure à tous, nous disent-ils, est venue; approchez, et recevez notre bénédiction solennelle. Notre émotion seroit difficile à exprimer: nous nous précipitons autour d'eux à genoux, les mains jointes, et nous recevons leur bénédiction.

“ Ce moment, quoique plein de consolation, fut un des plus terribles que puisse éprouver la nature humaine.

“ Prêts à paroître devant le Créateur de l'univers, prosternés aux pieds de ses Ministres, qui pourroit décrire l'aspect d'un tel assemblage d'hommes en un tel moment !

“ L'âge de ces hommes respectables, leur attitude, la sainteté du lieu, la mort qui planoit sur nos têtes et nous environnoit de toute part.—tout répandoit sur cette cérémonie une profonde tristesse mêlée de grandeur: elle sembloit nous approcher de notre Dieu; elle ranimoit le courage dans nos âmes; nous étions déjà comme transportés hors de nos corps !

“ Au bout d'une demie heure ces prêtres vénérables sont appelés pour subir leur martyre—nous avons entendu leurs derniers cris.”

O Dieu

O Dieu des Armées ! ne descendras-tu pas sur la terre pour venger de tels crimes ?

C'est de ce pays souillé du sang de leurs semblables, que la clémence du Seigneur a sauvé quelques-uns de ses fidèles serviteurs. S'ils avoient voulu blasphémer le Tout-puissant—s'ils avoient consenti à renier leur Souverain—s'ils avoient été assez vils pour rendre hommage aux assassins, aux parricides—ils seroient encore dans le lieu de leur naissance. Mais ils ont cherché un asyle sur cette terre qui ne l'a jamais refusé au suppliant malheureux. Aussi l'accueil qu'ils ont reçu, repand-il une gloire éternelle sur notre Nation. Jamais l'Angleterre n'a brillé d'un éclat plus pur—Combien n'est-il pas plus glorieux de sauver que de détruire ! Tous ces exploits exaltés par les applaudissemens successifs de plusieurs générations—que sont-ils auprès du spectacle qu'offrent ces milliers d'étrangers reçus à bras ouverts, dans le moment de leur malheur, par une nation généreuse ?

Toute opinion religieuse—toute opinion politique—a été oubliée. On n'a vu que leurs souffrances—on n'a considéré que leurs besoins.

Depuis huit mois on a vu ces pauvres errans soutenus par la munificence des particuliers de ce pays, surtout du clergé qui se sont empressés de fournir des aides à leurs frères malheureux au-delà même de leurs facultés.

Qui fait si du milieu des désordres qui affligent maintenant le genre humain, Dieu ne veuille faire ressortir l'harmonie universelle. Si les schismes et les divisions qui ont affoibli si long-tems l'Eglise-Chrétienne, et dont l'ennemi du genre humain a si bien su tirer avantage, ne seront pas remplacés par une paix et une concorde éternelle ?

Qui fait—si le jour n'approche point, où nous ne serons plus qu'un seul troupeau sous un même Berger

Berger—où, “ nous qui sommes plusieurs ne merons qu'un même corps en Jésus Christ, chacun réciproquement membres les uns des autres ! ”

Mais pendant que nous nourrissions dans nos cœurs ces douces espérances, il faut, hélas ! pour le présent, revenir à un objet moins consolant. Les fonds destinés au secours de ces infortunés étrangers étoient au moment de se voir épuisés. Bientôt ils alloient retomber dans leur première détresse, et déjà ils auroient éprouvé toutes les horreurs d'une faim dévorante—si la piété du Roi n'étoit venue à leur secours—si notre Souverain bien-aimé n'eut pas invité son peuple d'une extrémité à l'autre de ses Etats, à se réunir pour apporter de nouveaux secours à ces malheureux Exilés.

O vous, Grands de la terre ! O vous, plongés dans l'indifférence coupable d'une vie licentieuse—vous dont les tables somptueuses présentent des fêtes continuelles, et dont l'appetit sensuel ne peut être satisfait chaque jour que par la délicatesse de mets recherchés—pensez combien de milliers de vos frères, de vos semblables, sont actuellement nuds, sans ressources, manquant de tout.—Pensez que c'est le Dieu tout-puissant lui-même qui, par une suite d'événemens malheureux, les a fait arriver sous votre protection immédiate.—Que votre main ne leur soit donc point fermée ! — Accoutumée à recevoir, qu'elle sache aussi donner ! — Que nulle prévention aveugle, nul préjugé méprisable ne vous en empêche ! Si vous avez déjà contribué à leur secours, que le souvenir de cette première bienfaisance n'éteigne pas votre sensibilité !

Un nouveau lieu de refuge se prépare, où après tant d'orages ils pourront arriver dans un port tranquille, et là adresser du fond de leurs cœurs des vœux ardents pour la prospérité de l'Angleterre

Mais

Mais il peut s'écouler encore un long intervalle de tems avant qu'un établissement de cette importance puisse être achevé. Dans cet intervalle ne souffrez pas qu'ils languissent : ne souffrez pas que la misère, le chagrin, les conduisent au tombeau !

Montrer de la bienfaisance à ces malheureux, c'est obéir aux préceptes de notre Sauveur. Il regardera le bien que vous leur ferez comme fait à lui-même : il le reconnoitra devant la troupe innombrable des anges rassemblés au jour du jugement : " J'étois étranger," dira-t-il, " et vous m'avez accueilli ; j'étois nud, et vous m'avez vêtu ; j'avois faim, et vous m'avez donné à manger ; soif, et vous m'avez donné à boire. Venez, enfans bénis de mon Père—entrez dans la joie du Seigneur."

L'historien sacré rapporte, que lorsque Salomon dédia son temple au Dieu de l'Univers, il ne se borna pas à demander de la faveur et de la protection pour ses sujets, mais qu'avec une charité qui faisoit l'éloge de son cœur, il adressa au Tout-puissant cette prière en faveur des Etrangers—" Je te prie encore", disoit-il, " O mon Dieu, pour l'étranger qui n'est pas de ton peuple d'Israel, mais qui viendra d'un pays éloigné pour l'amour de ton nom—(car l'on entendra parler de ton nom qui est grand, de ta main forte, et de ton bras étendu)—quand il t'adressera ses vœux dans ce temple—Exauce les, O mon Dieu, du haut des cieux où tu résides ; et que tous les peuples de la terre puissent connoître ton Nom et le craindre."

Ainsi—O grand Dieu, qui ne te refuses pas à l'humble suppliant—ainsi, puisse-tu dans ta miséricorde exaucer les vœux de tes serviteurs affligés ! Ils te prient pour la restauration de leur Etat ; ils te prient pour le rétablissement de leur culte ; ils te prient, avec toute la ferveur de la reconnoissance, de
faire

faire descendre tes bénédictions sur leurs généreux bienfaiteurs, sur notre gracieux Souverain et sur son peuple ; ils te prient d'écarter bientôt ces orages qui agitent maintenant la terre ; ils te prient de dissiper enfin le nuage noir et sanglant qui les couvre ; que le soleil de leur patrie puisse encore briller autour d'eux ; que ce malheureux pays secoue le joug de ses oppresseurs atroces ; que leur jeune Monarque, sa mère infortunée et les compagnes innocentes de ses malheurs, puissent être délivrés de leurs ennemis sanguinaires ; que la paix et la concorde succèdent aux guerres et aux désolations ; que les États Chrétiens, devenus alliés intimes de rivaux invétérés, ne tirent plus l'épée les uns contre les autres, mais puissent s'aimer comme frères :—enfin, que tes lois d'amour et de charité soient connues sur la terre, et ton salut parmi toutes les nations.

Exauce leurs prières, O mon Dieu ! et ne rejette point leurs requêtes. Que les cœurs de ton peuple prospérant soient ouverts à la pitié, que leurs mains s'étendent avec émulation pour distribuer des secours !

Alors les vœux de ces cœurs reconnoissans qui étoient au moment de périr, retomberont en bénédictions sur notre contrée ; les dons célestes viendront remplacer nos biens terrestres — les possessions incorruptibles nos richesses passagères. En soulageant les Mortels, nous nous approcherons de l'immortalité—et Dieu, notre Dieu à tous, nous comblera de ses bienfaits.

